





Beith Hamidrash Beer-Moshé

Melaveh malka  
Année 5766



Recueil des conférences  
de Rav Y. Gronstein



<b>HÉRITAGE ET NATIONALISME .....</b>	<b>5</b>
<b>NOUS ET LES GRECS .....</b>	<b>11</b>
<b>RECONNAISSANCE ET SILENCE .....</b>	<b>15</b>
<b>LES PRIÈRES SANS RÉPONSE.....</b>	<b>19</b>
<b>L'AUTORITÉ.....</b>	<b>23</b>



# Héritage et nationalisme

## Melaveh Malka du 12/11/2005

Je voudrais, avant d'aborder le sujet de ce soir, dire quelques mots pour rappeler l'enseignement de mon Maître, Rav Wolbe, qui est *niftar* à Pessa'h. Il a demandé qu'il n'y ait pas de *hespedim*, donc on doit parler... sans faire de *hesped*.

La dernière fois que je lui ai parlé un peu longuement, il m'a demandé si je savais qu'il avait ouvert une nouvelle yeshivah. Je lui demandé pourquoi il s'était ajouté une nouvelle charge, en plus de toutes celles qu'il avait déjà. Il m'a dit : les gens ont besoin d'être mis sur les rails dans tous les domaines, il faut leur apprendre à écouter un *shiour*, à le réviser ; il faut leur apprendre à écouter un *shmouss* (un cours de Moussar), à le réviser. Notre génération a besoin d'un enseignement dans tous les domaines ; on ne sait rien faire pratiquement. Il me semble que quand nous étions dans sa yeshiva à Beer Ya'akov, on savait faire ... un peu.

Aujourd'hui, on entend les jeunes gens dire qu'ils sont fatigués. A leur âge, il ne me semble pas que nous disions cela. La plus grande fatigue que j'aie éprouvée, c'était celle du mois de Eloul, le travail de préparation à Rosh Hashanah et Yom Kippour. Il y avait une telle intensité que l'on ressortait de ces quarante jours épuisés. Ce travail, Rav Wolbe le faisait tous les jours.

Mon fils, au Beith Hamoussar, l'avait entendu parler pour la première fois. Ce qui l'avait frappé, c'était la manière dont il était entré dans la salle, dont il se tenait à son pupitre, dont il parlait (indépendamment du propos lui-même). Tout cela révélait une maîtrise de soi absolument complète. Il l'avait apprise chez son maître, Rav Yerou'ham Leibowitz, qui était un constructeur d'hommes. A Mir, les élèves disaient que leur âge était égal au nombre d'années depuis qu'ils étaient entrés en contact avec Rav Yerou'ham : j'ai trois ans, j'ai cinq ans...

Effectivement, Rav Wolbe a été complètement bouleversé par cet enseignement ; il s'est construit à partir de cet enseignement. Il ne l'a pas entendu pendant de longues années, et n'est pas non plus resté très longtemps à Mir après le décès de Rav Yerou'ham, à cause de la Seconde Guerre Mondiale. Etant de nationalité allemande, il a été expulsé, et s'est retrouvé en Suède. J'ai appris récemment qu'il était l'homme de confiance par lequel transitait l'aide envoyée par les Juifs du monde (en particulier les Juifs américains) aux Juifs d'Europe, pendant ces années-là. Il n'en parlait jamais.

Rav Wolbe est quelqu'un qui a marqué tous ses élèves. Son idée de départ, le travail par lequel on doit commencer, c'est le travail sur notre capacité à apprendre, comme disent 'Hazzal, de tout homme, de toutes les circonstances. Être quelqu'un sans arrêt en train d'apprendre, de se construire, à partir de tout ce qu'il étudie, de tous les contacts qu'il a, c'est quelque chose que l'on doit prendre sur soi. S'entraîner à apprendre dans toutes les circonstances, c'est certainement une façon de se situer dans son enseignement, de continuer, de faire vivre cet enseignement au-delà de la présence physique de Rav Wolbe.

L'exposé de ce soir est inspiré d'un enseignement de Rav Wolbe, même si je ne le cite pas directement.

Nous avons vu ce matin dans la *keriat haTorah* qu'Avram voit son nom changé en Avraham, אב המון גוים (« père d'une multitude de nations »). Après la 'akedah, quand Avraham Avinou redescend du Har Hamoriah, il n'est plus le Patriarche. Le nouveau Patriarche, c'est Yitz'hak Avinou. Avraham va accomplir le programme que lui donne son nouveau nom, il va avoir d'autres enfants qui vont produire d'autres peuples en dehors du Klal Israël. Au sein du Klal Israël, il est aussi אב המון גוים, de par la structure en tribus.

Lorsque Ya'akov Avinou descend en Egypte, il y a soixante-dix personnes avec lui. Le Klal Israël devait jouer le rôle de l'humanité toute entière. Après l'épisode de la Tour de Babel, après cet échec, Avraham Avinou a pris sur lui de faire ce travail. L'humanité toute entière sera alors réputée avoir fait ce pour quoi elle avait été créée. Il fallait cette puissance de soixante-dix, à l'image du nombre des nations du monde.

Pour que le Klal Israël puisse faire le travail des nations, il faut qu'il ait une structure équivalente à celle des peuples. On retrouve le nombre de douze tribus chez Yishmaël (douze *nessim*) et chez Essav (douze *aloufim*). C'est une multiplicité nécessaire au sein du Klal Israël.

Les nations sont séparées, chaque nation est pour soi. Le Klal Israël est lui caractérisé par l'unité entre tribus. Mais cette unité n'est pas évidente. On voit que Ya'akov Avinou sur son lit de mort a eu peur, ses fils l'ont rassuré en disant : שמע ישראל. Nous avons un seul D., Il est un. C'est là que Ya'akov a été rassuré : l'unité du Klal Israël repose sur l'unité de D.

Un élément fondamental de l'enseignement de Rav Wolbe est basé sur la notion de *yedidout* (ידידות), cette amitié, cette proximité entre les gens, entre les peuples, et vis-à-vis d'Hashem. Le *yetsar hara'* est à l'œuvre justement pour empêcher cette amitié.

A Rosh Hashanah, nous disons : ויעשו כולם אגודה אחת לעשות רצונך בלבב שלם, « et ils formeront une seule entité pour accomplir Ta volonté d'un cœur entier. » Nous tendons vers l'unité, pas juste vers l'unité du Klal Israël. L'unité des nations s'est faite, mais cela a donné la Tour de Babel. L'unité se fait toujours pour faire le mal en premier lieu. Bien plus tard, on parvient à l'unité pour faire le bien. Ceci est valable aussi pour le Klal Israël.

On voit ainsi que le mot 'edah (עדה), communauté témoinante, apparaît pour la première fois au sujet des explorateurs, les dix qui se regroupent pour témoigner contre Hashem. De même à la Tour de Babel, il y avait une unité pour se faire un nom contre Hashem.

Qu'est-ce que la Torah nous donne de plus pour lutter contre cette tendance, pour lutter contre cet éclatement ?

Cet éclatement, il peut se dire sous la forme du nationalisme, où chaque nation veut être par elle-même, et garder cette séparation aussi forte que possible.

De manière générale, ce qui caractérise une nation, c'est son territoire et sa culture.

Hashem promet la terre d'Israël à Avraham. Quand il y arrive, le verset dit (Bereshith, XII, 6) : **והכנעני אז בארץ**, « le Kena'ani était alors dans le pays ». Rashi commente : la terre appartenait aux enfants de Shem (d'après le partage effectué par Noa'h), et à ce moment-là, Kena'an faisait la guerre pour la leur enlever. La Torah l'appelle Erets Kena'an, au lieu de faire référence aux enfants de Shem !

Nous lisons dans *parashat 'Ekev* (Devarim, IX, 4) :

**בצדקתי הביאני ה' לרשת את הארץ הזאת (...)** אל תאמר בלבבך (...)

« Ne te dis pas (...) : c'est parce que je me suis bien conduit que Hashem m'a fait hériter de cette terre, et parce que les Kena'anims se sont mal conduits. »

Certes, les nations qui s'y trouvaient se sont mal comportées, mais la raison pour laquelle tu en hérites, c'est parce que Je l'ai promise à Avraham. Donc tu ne peux t'attribuer aucun mérite.

Ramban pose la question suivante. Un peu plus haut, à la fin de *parashat Vaet'hanan*, il est dit (Devarim, VII, 8) : **כי מאהבת ה' אתכם**, « car c'est par amour d'Hashem pour vous... » Or Hashem n'aime pas les méchants, donc les Bnei Israël ont bien mérité la terre !

Ramban répond : il s'agit ici du Klal Israël en tant que tel, c'est une notion presque abstraite. Mais concrètement, le Klal Israël qu'il a devant Lui n'a pas cessé de se révolter contre Hashem depuis la sortie d'Egypte.

Rav Wolbe pose la question : il s'agissait de **דור דעה**, une génération exceptionnelle qui a reçu la Torah. Si eux sont des *mamrim*, des révoltés, de qui parle Moshé lorsqu'il mentionne l'amour d'Hashem pour les Bnei Israël ? Pour répondre, il ramène un Midrash.

Ya'akov et Moshé ont donné des *brakhoth* aux *shevatim*. Quand Bil'am a donné ses *brakhoth* (il voulait au départ donner des *klaloth*, il y a eu comme un changement de signe ; en inversant à nouveau, on a une idée de ce qu'il voulait dire au départ), sa voix est allée jusqu'à l'extrémité du camp des Bnei Israël. Elle était bien plus puissante que celle de Ya'akov et Moshé quand ils ont béni les *shevatim*.

Ya'akov et Moshé ont fait des remontrances ; leurs *brakhoth* consistaient à dire à chacun où était sa place dans le Klal Israël en fonction de ses qualités et de ses défauts. A certains, on a quasiment tout enlevé. C'est le cas de Reouven, Ya'akov lui a enlevé tout ce à quoi sa position d'aîné lui aurait permis de prétendre. Il ne sera ni Roi, ni Grand Prêtre, et n'aura même pas la double part. Il n'aurait pas su gérer ces positions-là, cela aurait été dangereux pour le Klal Israël.

Le Klal Israël est en train de se construire, il a besoin de remontrances. Il est sans cesse en train de se casser la figure, de se relever, d'avancer un peu et de retomber.

Bil'am parle du Klal Israël idéal, donc ses *brakhoth* ne comportent pas de remontrances. Il a tourné autour du Klal Israël pour trouver le meilleur point de

vue afin de dévoiler du négatif, sans y parvenir. Ce qu'il voyait à chaque fois, c'est un Klal Israël idéal.

On a donc le Klal Israël concret d'une part, et la notion de Klal Israël idéal, de Knesseth Israël, d'autre part, qui est liée à la *sephirah* de *malkhout* (מלכות). C'est du Klal Israël idéal que parle le Zohar souvent cité : « *Hakadosh Baroukh Hou, la Torah et Israël ne font qu'un* ». C'est une seule et même chose. En réalité dans le Zohar, ce n'est pas exprimé ainsi. Il y a des niveaux différents, des perspectives successives.

Le danger qui existe dans le nationalisme est de confondre une idée, l'idée d'une nation, avec ce qu'elle est concrètement. C'est ce que la Torah veut nous dire. Les deux éléments constitutifs d'une nation (sa terre et sa culture : dans notre cas, la Torah), nous ne les avons pas mérités. Ce n'est pas la *tsidkout* du Klal Israël qui fait que l'on a cette terre. Même les Avoth n'ont vu la terre que comme support de leur travail, et ils n'ont pas reçu la Torah (bien qu'ils y aient eu accès).

Avraham Avinou a tout quitté, il est parti de Our Kasdim. En vérité, c'est son père qui est parti. Le texte nous dit que Tera'h a pris Avraham son fils, Loth son petit-fils et Sarah la femme d'Avraham (c'est Tera'h qui la prend aussi), et qu'il est parti vers Eretz Kena'an. Ils sont restés accrochés en chemin à 'Haran.

Pourquoi sont-ils partis vers Eretz Kena'an ?

Le Midrash dit ainsi. Avraham est appelé *ha'ivri* parce qu'il était sur une rive, et le monde entier était sur l'autre. Mais il y a une autre explication. C'est que Avraham descend de 'Ever. A l'origine, il vivait en Eretz Kena'an. Pour une raison que l'on ne connaît pas, il s'est retrouvé à Our Kasdim, en Chaldée. Quand il est chassé par Nimrod, il retourne donc chez lui, en Eretz Kena'an. Avraham sait pourquoi il va là-bas.

Quand Hashem lui dit *lekh lekha*, Il lui parle à 'Haran, Avraham a déjà fait la majeure partie du chemin. A partir du moment où Avraham a accepté d'obéir à Hashem, il y a une lecture rétroactive, comme si tout le chemin depuis Our Kasdim avait été fait sur ordre d'Hashem. On repasse dessus en donnant un sens nouveau.

Tous les descendants de Shem étaient aussi héritiers de la terre. On la donne à Avraham. Il avait un certain droit dessus, on lui donne un droit total. Le Klal Israël ne peut s'en attribuer le mérite. De même pour la Torah. C'est vrai, nous l'avons acceptée, mais sous la contrainte.

Il ne peut donc pas y avoir de réflexe nationaliste pour le peuple d'Israël. Ni sa terre, ni sa culture ne sont le fruit du labeur de ses ancêtres directement.

La Torah nous dit qu'elle est « héritage de l'assemblée de Ya'akov », *morashah kehilat Ya'akov*. Un héritage, c'est quelque chose pour lequel on n'a rien fait. On ne dit pas qui a fait hériter.

'*Hazal* enseignent quelque chose de fondamental. Le mot héritage, *morashah*, est passif, mais il faut entendre *meorassah*, fiancée. Quelque chose qui doit être conquis. Quelque chose qui est en devenir, en train de se faire. Le début d'une relation.

Cette Torah, elle est à faire, elle est à produire, pas juste à pratiquer. Celui qui en est l'héritier, c'est *kehilath Ya'akov*. Le mot *kahal* (קהל) désigne l'assemblée, on a la même racine dans le mot *hakhel* (הקהל), cette mitsvah de rassemblement à

Yeroushalayim tous les sept ans, *mostaé Shemitah*. Le Roi lit la Torah, tout le monde vient. Les hommes, les femmes, les enfants viennent pour étudier, écouter, donner du mérite à ceux qui les ont amenés. Tout le monde vient, parce que tout le monde est héritier de cette Torah.

Comme le disent *'Hazzal*, la Torah est à la disposition de tous, chacun peut venir la prendre. Contrairement à la fonction de Roi ou de Cohen Gadol, tout le monde peut devenir *talmid 'hakham*, ou quelqu'un qui vit parfaitement sa Torah, il n'y a pas de conditions préalables.

Le verset ne parle même pas d'Israël, mais de Ya'akov, à l'état premier, si l'on peut dire, au premier niveau.

Il n'y a pas à s'enorgueillir de cet héritage. Il faut en faire quelque chose.

Quant à la terre, elle a été donnée au Klal Israël en tant que tel, puis aux tribus, et aux différentes familles. On a fait en sorte que le patrimoine ne puisse pas s'accumuler. Tous les cinquante ans, avec le *Yovel*, il y a une remise à plat. La terre est un instrument, un moyen qui est donné.

Le premier contact d'Avraham avec cette terre, c'est la famine. Il descend alors en Egypte. Le Ramban est extrêmement critique à son égard : en fait, si les enfants de Ya'akov ont dû descendre en Egypte à cause de la famine, c'est la faute d'Avraham. Le fait que l'on n'ait jamais vraiment pris possession de cette terre, que l'on n'y soit pas installé définitivement, c'est de la faute d'Avraham !

Mais peut-être peut-on dire qu'Avraham a fait exprès. Pour bien montrer que cette terre n'est jamais définitivement acquise. Un peu comme la Torah. Il ne faut pas que l'on puisse s'y installer en se disant qu'elle est acquise pour toujours. Il faut qu'elle soit *meorassah*, conquise en permanence.

On a donc un héritage où tout reste à construire, qu'il s'agisse de la Torah ou de la terre. C'est ce que la Torah nous a donné pour lutter contre le nationalisme. Des pièges, il y en a, dans lesquels le Klal Israël est tombé malheureusement. Parce qu'on n'a pas voulu entendre ce que la Torah nous dit.

La Torah enseigne qu'il faut rester dans la posture de l'héritage de type *meorassah* : « tu n'y es pour rien, tout est encore à faire. » Apprendre ce que la Torah nous dit à ce sujet est valable par rapport à cette question tragique du nationalisme, mais aussi pour tout un chacun : ne surtout pas considérer que l'on est arrivé. On nous a donné les moyens d'y arriver. Mais même les moyens, il faut continuer de les fabriquer. Il ne faudrait pas les considérer comme terminés.

Cette notion d'héritage, la Torah nous dit qu'elle est une *morashah* ordonnée par Moshé. C'est vraiment étrange ! Le *metsaveh* n'est pas Moshé Rabbenou, c'est Hakadosh Baroukh Hou, comme nous le disons dans les *brakhoth* : « *qui nous a sanctifiés par Ses commandements et nous a ordonné...* » On dirait qu'il y a là une contre-vérité. La Torah porte en elle la nécessité de poser la question sur ce qu'elle est.

Quand un grand Maître disparaît, il faut prendre sur soi quelque chose de ce qu'il était capable de faire. Je suggère que l'on prenne ce travail sur apprendre à apprendre. Se demander chaque jour : qu'est-ce que j'ai appris de nouveau ? C'est aussi une preuve que l'on est vivant, qu'il y a un mouvement.



# Nous et les Grecs

**Melaveh Malka du 17/12/2005**

La Grèce est appelée *'hoshekh* (« obscurité ») par nos Sages. Ceci semble paradoxal, car la civilisation grecque est synonyme de lumière en Occident. La souffrance infligée par les Grecs au peuple juif était d'un genre particulier, ils ne cherchaient pas à détruire le Temple, mais à le transformer en temple grec. A l'époque de Hanoukah, c'est la révolte d'une toute petite partie du peuple, quasiment une famille, qui a permis de renverser le pouvoir syro-grec auquel tout l'establishment juif était acquis. Mais 200 ans plus tard, les descendants de ceux qui avaient gagné sont eux aussi devenus « grecs », et le Temple a été détruit.

Dans un livre intitulé « les Grecs et nous », Détiene analyse l'influence de la civilisation grecque sur les sociétés occidentales. Ceci a inspiré le titre de mon intervention : « Nous et les Grecs », le « nous » n'étant pas le même, évidemment. Sur quelques thèmes abordés par Détiene, je me propose de mettre en évidence les divergences entre la Grèce et Israël, suivant en cela un enseignement de Rav Wolbe, qui recommandait de mettre le doigt sur nos différences par rapport aux nations plutôt que sur les points communs.

Les Grecs, et notamment les Athéniens, se voulaient hors du commun. Ils se considéraient comme les seuls vrais hommes, nés de la terre, authentiques. En face de cela, nous reconnaissons qu'Adam *Harishôn* est bien né de la terre, mais les Sages insistent sur le fait qu'Adam a été façonné à partir de terre provenant d'un peu partout<sup>1</sup>. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de privilège lié à une terre par rapport aux autres.

Plus tard, *Eretz Israël* sera effectivement privilégiée à l'époque d'Avraham, et malgré tout, ce dernier est prêt à acheter aux habitants un lopin de terre pour enterrer Sarah, comme si la terre n'était pas sienne ! Il proclame : עמכם אנכי ותושב גר, « je suis un étranger résidant parmi vous. » Avraham leur dit en quelque sorte : « je suis d'accord pour faire comme si j'étais étranger, du moment que je peux accomplir mes obligations. » Il ne se pose pas en propriétaire, la terre a pour fonction d'amplifier son service de D.ieu, de lui donner plus d'impact. Avraham

---

<sup>1</sup> D'après un autre avis, il aurait été façonné à partir de la terre située en dessous du futur autel des sacrifices au Temple, afin que l'homme puisse par la suite voir ses fautes expiées.

sait que la terre est à lui, mais il ne la revendique pas. Son rapport à la terre n'est pas de l'ordre de la possession, c'est à la limite un pis-aller : « si vous ne me laissez pas faire ce que j'ai à y faire, je la prendrai en tant que propriétaire légitime. »

Dans l'optique de la civilisation grecque, fonder quelque chose suppose qu'il y ait un individu à l'origine du projet, avec un nom précis, une date de début.

Hanoukah renvoie précisément à l'idée d'inauguration. Dans notre tradition, le fait qu'un individu fonde quelque chose tout seul est perçu comme dangereux, il pourrait en effet se prendre pour D.ieu. On voit par exemple que le *Beth Hamikdash* a été pensé par David, mais construit par Salomon. Ce dernier a voulu faire oublier son père et s'attribuer tout le travail, mais le jour de l'inauguration, il a été impossible de faire entrer le *Arôn Hakodesh* dans l'édifice : il avait en effet la même largeur que les portes ! Après avoir usé de toute sa sagesse pour tenter de trouver une solution, Salomon a invoqué son père, en citant un verset des *Tehilim* : ראשיכם שערים שאו, « portes, soulevez vos têtes ! », et c'est alors seulement que les portes se sont écartées. On ne peut à la fois avoir l'idée et construire.

Dire que Hashem est Créateur du monde est abstrait, nous ne savons pas très bien ce que cela signifie. D'une certaine manière, les *Avoth* aussi sont des créateurs, or nous voyons qu'ils sont trois. Moshé Rabbenou est certes seul lorsque nous sortons d'Egypte, mais il n'est pas un Patriarche, un fondateur, il est « notre Maître ». Les *Avoth* ont un rapport d'alliance avec D.ieu. A travers les *Avoth*, D.ieu fait exister les hommes plus fortement, leur permet d'amplifier leurs actions et leur donne plus de puissance.

Chacun a l'obligation d'agir pour être partenaire de *Hakadosh Baroukh Hou*, mais toujours dans les traces des *Avoth*. C'est dans ce sens que l'on comprend le principe לבנים מעשה אבות סימן, « les actions des Patriarches sont un signe pour leurs descendants ». Hashem n'est pas sorti de son Shabbat, la Création du monde n'est pas figée ; il revient aux hommes d'agir, et par le biais des *Mitzvot*, Hashem nous guide pour agir plus efficacement et faire avancer le monde.

La notion de *yessod*, de fondement, est traditionnellement associée à Yossef, qui pourtant ne fait pas partie des *Avoth*. Pourquoi Yossef est-il un fondement, ou plutôt un fondement d'après le fondement ? Les *Avoth* ont construit une démarche individuelle, tandis qu'au Sinaï apparaît la dimension collective, or celle-ci prend sa source avec Yossef. C'est lui en effet qui a fabriqué l'Egypte de sorte que Pharaon soit tout puissant, au point de devenir l'interlocuteur unique de D.ieu, par l'intermédiaire de Moshé et Aaron. La sortie d'Egypte est pour nous fondamentale, il ne s'agit pas d'un accident historique, elle devait avoir lieu. La descente en Egypte dont Yossef a été le maître d'œuvre prépare la sortie d'Egypte, elle en fait donc partie intégrante.

Le Midrash enseigne que Pharaon avait ordonné de sceller le cercueil de Yossef au fond du Nil, afin de retenir les enfants d'Israël en Egypte : ils étaient en effet liés par le serment fait à Yossef d'emmener ses ossements lorsqu'ils quitteraient le pays. Moshé a donc gravé une plaquette d'or avec l'inscription שור עלה, « monte taureau » (le taureau étant l'emblème de Yossef). Il l'a jetée dans le fleuve, et le cercueil est monté immédiatement à la surface. Par la suite, cette plaquette s'est retrouvée dans le creuset qui a servi à fabriquer le Veau d'or, il fallait en effet

justifier que le Veau était le dieu qui nous avait fait sortir d’Egypte... On retrouve ici l’idée que Yossef a bien mis en marche tout le processus de la sortie d’Egypte. Yossef, à la suite des *Avoth*, est le fondement du *Klal Israël*. Son statut est hybride : il est le père de deux tribus, mais ne fait pas partie des Patriarches pour autant.

Hashem n’est pas « dieu » au sens grec du terme, c’est un abus de langage qui fausse la réflexion. Lors de l’inauguration du *Mishkan*, les *Nessiim* (les princes de chaque tribu) ont pris l’initiative d’apporter des sacrifices<sup>2</sup>. Le premier a présenté son offrande, et une question s’est alors posée pour le second : allait-il apporter le double, ce qui encouragerait le suivant à doubler encore, et ainsi de suite ? Il a eu une idée de génie : offrir exactement la même chose, pour que la différence par rapport au premier se fasse au niveau du sens, de la *kavanah*, au lieu d’entrer dans une inflation qui limiterait l’offrande à son aspect quantitatif.

Aaron était attristé de ne pas avoir participé à ces sacrifices, mais D.ieu le rassure : sa récompense est plus grande encore, car lui s’occupe de la Menorah, qui durera plus longtemps. Le Temple est certes détruit, mais nous avons toujours une réminiscence de la Menorah à travers les lumières de Hanoukah.

Cette initiative des *Nessiim* illustre le travail de fondation que D. attend des hommes, en nous donnant les moyens que ce soit durable.

Le Deuxième Temple a connu deux inaugurations, la première par Ezra, et la seconde à peu près à la moitié de sa vie, après à la victoire des Hasmonéens. Comment fait-on d’un temple grec un *Beth Hamikdash* ? Tout simplement, on nettoie et on redémarre. La Torah ne nous demande pas de faire table rase. Par exemple, à l’arrivée en Canaan, les enfants d’Israël ont trouvé des maisons remplies, des puits, des vignes... Tout ceci était empreint de la civilisation cananéenne. Et pourtant, ils ne doivent enlever que les traces d’idolâtrie, pas le reste. Ils n’ont pas besoin d’un espace ni de structures particulières.

La Torah peut se vivre dans toutes les situations, il suffit de donner du sens à ce qui nous entoure pour pouvoir l’utiliser (après avoir éliminé toutefois ce qui est insupportable). Le travail des *Avoth* se fait au niveau du sens, pas au niveau de la matière.

Nous avons vu que chez les Grecs, être un autochtone, un homme de la terre, constituait la valeur suprême. Chez nous, cette notion n’a pas cours. Dans la Torah, on ne trouve même pas mention d’*Eretz Israël*, il est toujours question d’*Eretz Kenaan* ! Le *Klal Israël* est composé de *guerim*, de convertis. D’après le Rambam, c’est une grande opération de conversion qui a eu lieu au Sinaï. N’importe qui peut en être ! L’identité provient de l’étude de la Torah, et l’on voit que les plus grands Maîtres sont d’origine étrangère. Cette conception est le contraire du nationalisme.

Au début de *parashat Vayishlakh*, Rashi explique les mots : גרתי לבן עם (« im Lavan *guarti* »), « j’ai habité avec Lavan », comme si Yaacov disait à Essav :

---

<sup>2</sup> Le passage décrivant ces sacrifices correspond précisément à la lecture de la Torah pendant les huit jours de Hanoukah.

« j'ai été un *guer* ». La racine « habiter » a en hébreu le sens d'être un *guer*, un étranger ! Habiter ne veut pas dire s'enraciner<sup>3</sup>. Habiter revient à être étranger, Avraham lui-même va payer pour un lopin de terre qui lui appartient ! ■

---

<sup>3</sup> Comme nous le lisons dans la Hagada.

# Reconnaissance et silence

## Melaveh Malka du 14/01/2006

Le Midrash *Bereshith Rabbah* (chapitre 71) enseigne :

« Leah a saisi comme domaine de travail la reconnaissance, et ses descendants ont eu la capacité de reconnaissance :

Yehoudah, comme il est dit<sup>4</sup> : ‘*Yehoudah reconnu et dit : elle est plus juste que moi*’ [à propos de Tamar]

David, qui a proclamé<sup>5</sup> : ‘louez Hashem car Il est bon’

Daniel, qui a dit<sup>6</sup> [à la cour de Perse] : ‘A toi D.ieu de mes pères, j’exprime ma reconnaissance et ma louange’.

Rahel a saisi comme domaine de travail le silence, et tous ses fils ont eu la capacité de dissimuler :

Binyamin était au courant de la vente de Yossef, et n’en raconta rien [à son père]

Shaoul, comme il est dit<sup>7</sup> : ‘et au sujet de la royauté, il ne lui raconta rien de ce qu’avait dit Shmouel’

Esther, comme il est dit<sup>8</sup> : ‘Esther ne racontait rien de sa naissance ni de son peuple’. »

Nous comptons nous inspirer au départ d’une suite de cours de Rav Wolbe, qui traitait de manière plus classique du couple parole / silence. Ce Midrash introduit lui le couple reconnaissance / silence, que nous allons analyser ce soir.

Une question de méthode apparaît en premier lieu : sans le silence de Rahel, Leah n’aurait même pas fait patrie des matriarches. Rahel savait que Lavan était en train de tromper Yaakov, elle s’est tue et a confié à sa sœur les codes de reconnaissance convenus avec Yaakov, afin qu’elle ne soit pas humiliée. Leah, comme épouse de Yaakov, n’existe que grâce au silence de Rahel, il devrait donc être mentionné en premier dans le Midrash.

---

<sup>4</sup> *Bereshith*, chapitre 38, verset 26

<sup>5</sup> *Tehilim*, chapitre 107, verset 1

<sup>6</sup> *Daniel*, chapitre 2, verset 23

<sup>7</sup> *Shmouel I*, chapitre 10, verset 16

<sup>8</sup> *Esther*, chapitre 2, verset 20

D'autre part, la reconnaissance de Leah est exprimée à la naissance de son quatrième fils, Yehoudah. Pourquoi pas avant ? On répond habituellement que le nombre de douze שבטים était connu par tradition, et comme Yaakov avait quatre femmes, chacune pouvait espérer donner naissance à trois fils. A partir du quatrième, Leah se réjouit d'avoir plus que sa part, et exprime sa reconnaissance à Hashem. Mais elle a d'abord une dette de reconnaissance à l'égard de sa sœur, or il n'en est pas fait mention. Il est également surprenant que sa reconnaissance s'exprime une fois qu'elle estime avoir reçu plus que ce qui lui revenait. La reconnaissance ne concerne-t-elle pas tout ce que nous recevons, y compris ce que nous croyons mériter ?

Peut-être peut-on voir les choses différemment. En tout état de cause, il ressort de ce Midrash que le peuple juif se construit sur la reconnaissance et le silence, ces deux dimensions sont fondatrices.

Les noms que Leah que donne à ses trois premiers enfants témoignent de son besoin de reconnaissance :

Reouven : voyez, je suis capable d'enfanter

Shimon : écoutez

Levi : mon mari m'accompagnera.

Leah a besoin d'être reconnue par les autres, il y a là un travail de construction, de confiance. On voit ici qu'il n'y a pas de reconnaissance possible si l'on n'est pas déjà reconnu soi-même. Le nom de Yehoudah exprime la reconnaissance de sa mère, et c'est lui qui va accéder à la royauté. On constate d'ailleurs que les trois descendants de Leah cités dans le Midrash, Yehoudah, David et Daniel, touchent à la royauté. En fait, ce chapitre du Midrash traite tout entier de la royauté.

Le mot « reconnaissance » a un double sens, en français comme en לשון הקודש. Yehoudah ne sera מלך que lorsqu'il aura reconnu sa dette, dans le deuxième sens du mot, en assumant son rôle de père des jumeaux de Tamar. Comme si par là même, Yehoudah assumait pleinement son nom. Dans le premier sens, la reconnaissance exprime un remerciement, tandis que le second sens est actif : j'assume, je vais de l'avant.

Leah dit merci pour ses trois premiers enfants, mais avec le quatrième, elle reconnaît avoir reçu plus. Bien entendu, notre travail de reconnaissance ne se limite pas aux situations où nous recevons plus que ce que nous attendons.

Rahel, par son silence, accepte de ne pas être matriarche du *Klal Israël* : en effet, il n'était pas du tout évident que Yaakov allait épouser deux sœurs (bien qu'il ne fût pas astreint aux lois de la Torah). Mais ce n'est pas ce silence qui est visé, c'est plutôt son silence quand elle est épouse de Yaakov et voit qu'elle n'a pas d'enfant. Ce second silence est à la limite plus grand que le premier. En effet, vis-à-vis de Leah, il s'agissait d'un silence obligé : sa sœur aurait été humiliée si Rahel avait dévoilé à Yaakov la tromperie de Lavan.

Le second silence est plus important. Il s'agit d'un silence de construction, mais limité. En effet, par la suite, Rahel proteste et dit à Yaakov : donne-moi des enfants, sinon je suis morte. Yaakov lui répond : c'est toi qui n'a pas d'enfants, moi j'en ai. Cette réponse insoutenable confirme le ressenti de Rahel : Yaakov ne s'investit pas pour construire quelque chose avec elle.

Le silence de Rahel est une respiration, un temps de construction de la parole. Le Midrash nous dit de Rahel que tous ses enfants sont des הסתרים בעלי, ils cachent. Il ne s'agit pas d'un silence muet, du silence de quelqu'un qui n'a rien à dire.

Le texte dit **בניה כל**, tous ses enfants, mais pourtant Yossef n'est pas cité. Seuls Binyamin et ses descendants (Shaoul, Esther) apparaissent. Pour Leah, il n'est pas dit **בניה כל**, ce n'est donc pas une question de symétrie du texte.

Binyamin s'est tu lors de la vente de Yossef, il est en quelque sorte un supplément de Yossef, dont le nom signifie justement « que D.ieu m'ajoute un autre fils ». Les noms des enfants de Binyamin se réfèrent aux épisodes de la vie de Yossef. Dans Binyamin, il y a aussi Yossef, c'est pourquoi le Midrash dit **בניה כל** (tous ses enfants).

Le silence de Binyamin permet que l'histoire se fasse : il fallait que Yaakov ne sache pas, que le conflit entre Yossef et ses frères aille jusqu'au bout, et finalement que la royauté revienne à Yehoudah. Quand Shaoul est nommé roi, il n'en dit rien (à la demande de Shmouel), et permet que la royauté soit établie. Quant à Esther, elle va garder le silence sur ce qu'il y a de plus fondamental, son identité.

Chez les descendants de Leah également, il existe différents niveaux de reconnaissance. Yehoudah reconnaît sa paternité (c'est-à-dire d'une certaine manière son identité), dont il n'avait pas conscience jusque là. David a conçu toute sa vie de roi comme un champ d'expérimentation du fait que Hashem est bon, malgré les épreuves très difficiles qu'il a endurées. Avec Daniel s'ajoute la dimension de reconnaissance dans la **גלות**, l'exil, où Hashem lui-même a dit : « je me cache ». Ce n'était pas le cas de David, qui a cherché Hashem dans toutes les situations, mais pas en exil.

La reconnaissance de Leah à la naissance de Yehoudah donne un sens à tout ce qu'elle a dit précédemment. Leah voit qu'elle est à la hauteur, elle qui a forcé le destin. Elle n'avait pas d'états d'âme dus à un manque de confiance en elle-même, la question était tout simplement de savoir si elle était adéquate. Sa reconnaissance explose quand elle a plus que sa part, quelque chose qui la dépasse. De ce fil de reconnaissance qu'elle a mis en place va sortir Yehoudah et toute la lignée royale.

Pourquoi Rahel est-elle placée en seconde position dans le Midrash ? Elle a fait bien plus que rendre service à sa sœur, elle lui a évité d'être humiliée. Quand elle voit que sa sœur construit quelque chose d'extraordinaire, elle se tait. C'est seulement à la naissance de son quatrième enfant que Rahel va parler. Yaakov lui répond : « suis-je à la place de D.ieu ? ». Mais Rahel le sait bien ! Il y a trois associés dans la naissance d'un enfant, le père, la mère et Hashem, pourquoi dit-elle à Yaakov : « donne-moi des enfants », comme si cela ne dépendait que de lui ? Ceci est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'une parole pensée, construite par le silence, et pas juste d'un cri de détresse.

Rahel sait que Yaakov l'aime (cela est dit explicitement). On voit à travers sa réponse que Rahel a vu juste. Yaakov se dit que la construction des **שבטים** va peut-être se faire uniquement avec Leah. Rahel est certes la **בית עקרת**, mais les enfants, c'est autre chose. Yaakov conçoit qu'il puisse avoir deux vies : la construction d'une maison avec Rahel, et les enfants avec Leah.

Rahel l'a bien compris, et lui dit : c'est toi le chaînon manquant ! Tu ne t'investis pas. Tu as beau dire que je suis le **עיקר** (le fondement) de la maison, moi je suis morte. Cette parole très forte, très construite, n'éveille pas d'écho chez Yaakov.

Il est curieux de constater qu'à la naissance du premier, Rahel implore : ajoutez-moi encore, un petit peu ! Et c'est le supplément qui est présenté comme **בניה כל**, tous ses enfants.

Le Midrash nous enseigne que le *Klal Israël* se construit sur la reconnaissance et le silence. Le monde a été créé pour reconnaître Hashem, mais pour que tout puisse se jouer, il faut ajouter la composante silence. Elle est nécessaire pour que les choses puissent se développer, se voir. Pour se donner le temps de construire la parole qui va être fondamentale. Pour qu'Esther puisse démasquer Haman, il fallait qu'elle se taise.

Qu'en est-il de la reconnaissance de Leah pour Rahel ? Leah a prié pour que l'enfant qu'elle portait devienne le Yossef de Rahel, tandis que celui que Rahel portait allait devenir Dinah, la fille de Leah. Mais ceci relève plus d'un sentiment de pitié à l'égard de sa sœur sans enfant. Où est donc la reconnaissance ? Cette question reste sans réponse pour l'instant. ■

# Les prières sans réponse

## Melaveh Malka du 11/02/06

pour la *refouah shlemah* de Raphaël Nathan Nissim Ben Rahel

Comment voyons-nous notre prière ? Peut-être pensons-nous que Hashem devrait être bien content que nous prenions le temps de prier ? Ou au contraire allons-nous percevoir qu'il s'agit d'une occasion exceptionnelle de rencontrer Hashem, et lui en être reconnaissant ?

Nous lisons dans *Tehilim* (V, 8) : בִּירְאֲתָךְ קִדְשׁךָ הֵיכַל אֱלֹהֵינוּ בֵּיתְךָ אֲבוֹתָנוּ חֶסֶדְךָ בְּרֹב וְאֲנִי

« Et moi, grâce à la grandeur de Ta bonté, je viendrai à Ta maison et me prosternerai devant le temple de Ta sainteté dans Ta crainte. »

Nous voyons ici que la prière est quelque chose qui nous est donné par la générosité de Hashem, un privilège qu'Il nous témoigne.

Certes, la prière est une mitsvah, elle est appelée שבִּלְבָב עֲבוּדָה, « le travail du cœur ». Son pouvoir est très puissant : si nous savions prier, tout ce que nous demandons pourrait être réalisé. Mais nous voyons bien dans notre vie que les choses ne sont pas si simples. On peut accomplir la mitsvah de prier sans avoir accès à la puissance de la prière.

Rambam souligne que la prière à Rosh Hashanah et Yom Kippour a un effet immédiat (en fait, il parle à la fois de la *tefilah* et de la *teshuvah*). Toute l'année, on peut bénéficier de la même immédiateté, de la même puissance, lorsque l'on prie *beminian*. Dans son introduction au *Sefer Hamitzvot*, Rambam rappelle que toute l'histoire de Pourim témoigne de l'efficacité de la prière en communauté : les Bnei Israël ont construit une unité à travers une *tefilah* sincère en commun, ce qui a permis un retournement complet de la situation, l'impossible est devenu possible.

Mais dans la réalité, bien sûr, il est très fréquent que nos prières restent sans réponse ! Dans la Guemara Rosh Hashanah, Rabbi Meïr enseigne que pour que la prière soit efficace, elle doit être שלמה, complète. Rashi explique que cette notion renvoie à la concentration, à l'intention (בְּתוֹכוֹ). Si quelqu'un prie sans être exaucé, c'est qu'il ne croit pas à l'efficacité de sa prière. Mais alors pourquoi prie-t-il ?

Nous lisons dans la *parashah* de cette semaine que devant la Mer Rouge, les Bnei Israël ont crié vers Hashem à la vue des Egyptiens lancés à leur poursuite (Shemoth, XIV, 10), et Rashi explique : אֲבוֹתָם אֵימְנוּתָם חָפְסוּ, « ils ont pris l'art de leurs

pères », c'est-à-dire qu'il est possible de prier par imitation, simplement parce que ses parents le faisaient. On prie parfois pour se rendre quitte de la mitsvah. Ou juste pour essayer, au cas où cela marcherait cette fois-ci... Mais tout cela ne fabrique pas une *שלמה תפילה*, une prière complète.

Face à une situation difficile, il arrive qu'une assemblée se réunisse pour dire des *tehilim*, et l'on voit parfois quelqu'un qui pleure abondamment : peut-être la personne ressent-elle une grande empathie, mais souvent, elle est déjà en train de pleurer le disparu, comme si elle prenait de l'avance. Elle n'y croit déjà plus.

On voit pourtant que le Roi Hizkiyahou dit au prophète Yeshayahou (qui est aussi son cousin) : chez nous, dans la famille, nous avons reçu par tradition que même si l'on a le couteau sur la gorge, on doit toujours prier, parce que les choses peuvent être changées. La prière est au moins aussi efficace qu'un médicament, ou que les pressions politiques.

Dans les *Pirkei Avoth* (II, 18), Rabbi Shimon enseigne que la prière ne doit pas être *קבע*, une routine, et cite à l'appui une parole du prophète Yoël (II, 13) : « *car Il [D.ieu] est clément et miséricordieux, lent à la colère, plein de bonté, et se ravise du mal [qu'Il prévoit de faire].* »

Mais quelle est donc la preuve tirée du verset ? Il n'y est pas question de *tefilah* ! Rabbenou Yona explique que chacun doit se considérer comme n'ayant aucune assurance de vivre, au point d'en être réduit à demander à chaque instant à *Hakadosh Baroukh Hou* de lui donner la vie. Si la *tefilah* est faite de manière mécanique, on n'a pas conscience que l'on demande la vie. Et le *Shoulhan Aroukh* rapporte ainsi que l'on doit se considérer comme venant quémander une faveur lorsque l'on prie.

Rav Mattatiahou Salomon rapporte dans un l'un de ses *sefarim* que l'on est venu lui parler d'une personne très ponctuelle à la synagogue, qui ne ratait aucune prière, prononçait chaque mot avec concentration, récitait une *shmoneh essré* très longue... apparemment l'image fidèle de ce qui est décrit dans les *Pirkei Avoth*. Mais dans ses affaires, cette même personne se comportait avec brutalité, écrasant les autres pour faire avancer ses intérêts. Comment une telle contradiction est-elle possible ?

Et Rav Salomon de répondre que l'individu en question devait raisonner ainsi : « moi, je sais comment faire fructifier mon affaire – ce que je Te demande, Hashem, c'est juste de me laisser faire et de ne pas T'en mêler. » Il pense que la réussite dépend de lui seul ; certes, il a conscience que Hashem est bien plus fort que lui et peut tout faire échouer, c'est pour cela qu'il prie. Mais il va sans dire que la réussite aussi provient de Hashem ! Et évidemment, une telle prière n'a rien à voir avec la *שלמה תפילה*.

Quand la Yeshivah de Mir se trouvait à Shangaï, pendant la Seconde Guerre Mondiale, il est arrivé que la journée de Yom Kippour soit très chaude et humide, absolument insupportable, au point que les élèves priaient en manches de chemise, ce qui est contraire aux habitudes dans ce milieu. Seul le *Mashguiah*, Rav Yehezekel Levinstein, priait comme à l'accoutumée. Il faisait de très longues *amidoth*, enchaînées les unes avec les autres, et à la fin de Yom Kippour, il poursuivait encore la *Neilah* tandis que les élèves avaient eu le temps de faire *havdalah*, de manger quelque chose, puis de revenir étudier au *beith hamidrash*.

Le *Mashguiah* fut heureux de les voir étudier après une journée aussi épuisante, et les réunit pour leur parler ainsi : « cette année, Yom Kippour a été très intense,

peut-être pourriez-vous penser : à quoi bon tous ces efforts, alors que demain nous allons retomber dans la routine, il est de toute manière impossible de se maintenir à ce niveau ! Sachez que cette construction portera un jour ses fruits. Un jour, vous aurez les moyens d'en bénéficier dans la durée. »

L'expression des Hakhamim pour dire qu'une prière est exaucée est : **ריקם חוזרת התפילה אין**, « la prière ne revient pas vide ». Nous dirions spontanément que ce n'est pas la prière qui revient, mais plutôt ses effets qui se font sentir. En réalité, c'est bien la prière elle-même qui revient. D'après la Halakhah, on doit entendre ce que l'on dit, c'est-à-dire que je suis à la fois émetteur et récepteur de la prière. Il s'agit d'une boucle, que je dois chercher à agrandir pour qu'elle aille le plus loin possible, là où elle est reçue par Hashem. C'est donc ma parole qui revient, mais « estampillée » par Hashem.

Je me parle à moi-même, mais il faut que cette parole soit certaine, sans aucun doute. En effet, la *tefilah* est un pouvoir que nous donne Hashem de créer des **מלאכים**, des anges, c'est-à-dire des envoyés qui vont donner des ordres. Mais un **מלאך** est **רדאי**, il s'agit d'un être déterminé pour une mission bien précise. Donc une parole empreinte de doute ne peut créer un **מלאך**.

Notre prière est ainsi analogue à la parole de Hashem, elle crée quelque chose. C'est pourquoi elle doit être exprimée dans une langue précise, propre à un peuple donné (même si ce n'est pas l'hébreu). Il est significatif à cet égard que les anges ne comprennent pas l'araméen. La Guemara dit que Adam Harishôn parlait araméen, et selon le Maharal, ceci exprime qu'il ne parlait pas une langue précise, l'araméen étant commun à un ensemble de peuples.

La *tefilah* requiert une parole décidée, claire, je dois m'investir complètement pour que les choses soient, de même que lorsque Hashem parle, les choses sont. Cette parole performative, agissante, va alors me revenir, mais à la condition qu'elle soit dite de manière certaine, sans aucun doute, c'est-à-dire sans restriction.

Dans sa *tefilah* le jour de Kippour, le Kohen Gadol demandait à Hashem de ne pas écouter les touristes priant pour que leur voyage ne soit pas gâché par la pluie, qui est par ailleurs indispensable à la subsistance des hommes. Certes, nombreux sont ceux qui ont besoin de pluie pour manger, mais leurs prières ne sont pas aussi décidées que celles des voyageurs craignant le mauvais temps. Il faut donc l'intervention du Kohen Gadol dans le Saints des Saints pour faire contrepoids !

Si l'on n'a pas entièrement confiance dans les mots que l'on prononce, la prière n'existe pas. Il convient donc de s'interroger : est-ce que je me suis investi, quel est le degré de certitude que j'ai mis ?

Les Hakhamim enseignent que les Matriarches étaient stériles parce que Hashem voulait entendre leur voix. C'est aussi le cas de Hannah : pendant toutes les années où elle priait sans avoir de réponse, elle faisait tout ce qu'il fallait, mais Hashem attendait encore plus, parce qu'elle en était capable. Il n'y a pas de limite à ce que Hashem attend de nous, Hannah a été poussée dans ses retranchements car Hashem voulait qu'elle produise quelque chose d'inouï. Elle a finalement donné naissance au prophète Shmouel, mais aussi au modèle de la *tefilah* pour toutes les générations.

La *tefilah* en tant que travail du cœur est une démarche très exigeante. Pendant toutes ces années, Hannah pouvait penser qu'il n'y avait pas de réponse. En fait, ce n'était pas encore elle qui priait, elle était porteuse de Shmouel mais n'avait

pas encore produit la *tefilah* qu'elle était capable de produire. Elle savait qu'il fallait continuer, tandis que son mari pensait qu'il n'était pas obligatoire d'en passer par là. Après tout, ils constituaient un couple parfait, mais elle pense autrement, et va finalement produire Shmouel.

La *tefilah* est le pouvoir de fabriquer la volonté de Hashem. Si l'on n'a pas de réponse, c'est que l'on n'est pas encore allé chercher au fond de son cœur pour formuler une parole qui revienne exprimer la volonté de Hashem.

D'après le Zohar, la *tefilah* peut nous permettre d'obtenir des choses qui ne sont pas bonnes pour nous. C'est pourquoi nous émettons une réserve dans la formulation de nos prières, en implorant Hashem « qu'Il nous accorde toutes les demandes de notre cœur pour le bien », (לטובה ליבנו משאלות כל שימלא), c'est-à-dire qu'Il censure nos demandes lorsqu'elles ne correspondent pas à ce qui est véritablement bon pour nous. ■

# L'autorité

## Melaveh Malka du 11/03/2006

Ce melaveh malka est à la mémoire de la maman d'Edith Blum (Minah bat 'Haïm). Et aussi pour souhaiter la bienvenue à une toute petite fille dans la famille Dufresne, Yaël Malka Dufresne.

Je vais parler ce soir de la notion d'autorité. D'abord, on dit partout qu'il n'y a plus d'autorité. Et surtout, autour de Pourim, on trouve une situation de conflit d'autorité. Si Mordekhaï était l'autorité parmi les Bnei Israël, on voit qu'il n'a pas été suivi, ni dans le fait de ne pas participer au festin d'A'hashverosh, ni dans le fait de ne pas se prosterner à Haman. Et s'il n'était pas lui l'autorité, mais qu'il y avait une autre autorité, on voit qu'il ne s'est pas plié à cette autorité-là. Et puis l'on voit émerger dans la *meguilah* l'autorité d'Esther. Une autorité qui se fait jour brusquement, incontestée. Une véritable autorité absolue. C'est assez curieux comme phénomène.

Essayons de voir ce que c'est que cette autorité. J'ai cherché un peu. Evidemment, quand on regarde dans les dictionnaires ou dans l'Encyclopédie Universalis, il y a en général un amalgame entre autorité et pouvoir. Or très certainement, l'autorité et le pouvoir sont deux choses distinctes.

Très peu de choses ont été écrites là-dessus. Le mot français autorité vient du latin (en grec, il ne semble pas que cette notion existait). Le Sénat avait une autorité, ensuite c'est l'Empereur, il détenait à la fois l'autorité et le pouvoir. Hanna Arendt dit que l'autorité est un phénomène impalpable. Elle travaille beaucoup pour distinguer justement entre l'autorité et le pouvoir.

Quand on regarde l'étymologie, à la source de l'*auctoritas* des Romains, Benveniste, le linguiste, remarque que les mots dans le groupe autour de l'*auctor*, l'agent du verbe *gro* qui veut dire d'ordinaire accroître, augmenter, font partie à la fois de la sphère religieuse et politique. Cela vient d'un vieux mot latin, *augere*, celui qui donne des présages, qui donne l'*augustus*. Benveniste se demande comment la notion d'autorité a pu prendre naissance dans une racine qui voudrait seulement dire augmenter. Il va chercher plus loin, et trouve une racine indo-européenne sous cette racine de *augere*, une racine *aug* qui fait référence à la force, plus particulièrement à la force divine.

Je me suis évidemment demandé ce que l'on pouvait dire en *lashôn hakodesh*. Chez nous aussi, il n'y a pas de notion d'autorité, il n'y a pas de mot qui désigne l'autorité réellement. Si l'on suit l'indice de Benveniste, il y a bien une notion d'augmentation dans la Torah, c'est la *brakhah*. Dans le mot *brakhah*, il y a *berekh*, le genou. Le 'Hayé Adam enseigne : dans la 'amidah, quand on s'incline à *baroukh*, il faut faire une amorce de gémflexion. Il dit que cela vient de la parenté de *baroukh* avec *berekh*, le genou. Et l'on sait bien que la gémflexion, mettre un genou en terre, c'est l'acceptation d'une autorité, éventuellement d'un pouvoir. Donc curieusement, il y aurait à chercher du côté de la bénédiction pour trouver la source de l'autorité.

Au début de la Torah, c'est Hakadosh Baroukh Hou qui donne la *brakhah* aux poissons, aux êtres humains. Puis quand arrive Avraham Avinou, Hashem transfère en quelque sorte l'autorité. « Je bénirai celui qui te bénira », c'est toi qui va gérer la bénédiction. Mais c'est toujours Hashem qui bénit. De même, les Cohanim ne font que déposer le Nom divin sur les Bnei Israël, comme dit le texte, et c'est Hashem qui bénit (ואני אברכם).

Bénir, c'est augmenter, multiplier.

La source ultime de l'autorité, c'est Hakadosh Baroukh Hou. Hanna Arendt arrive à la même conclusion : il n'y a d'autorité que religieuse. Non pas que la Torah soit une religion, mais sur ce point, les philosophes sont arrivés à ce qui est vrai. Hashem délègue cette autorité à un homme. L'homme ne peut pas multiplier, mais il a la gestion de la *berakha*. Il est gestionnaire de l'autorité. L'autorité, telle qu'elle se manifeste en ce monde, a été transmise à Avraham Avinou, et par la suite dépend du Klal Israël.

Comment est-ce que cela continue ? D'Avraham Avinou, on dit qu'il est le premier à avoir reconnu Hashem comme *Melekh*, comme Roi. Il y a deux points : la royauté, et le fait de reconnaître.

Un élément fondamental dans la notion d'autorité, c'est la reconnaissance. Il ne s'agit pas d'obéissance. Il ne peut y avoir de contrainte, c'est une reconnaissance. L'autorité n'agit pas par la contrainte, par la force. Elle n'agit pas non plus par la persuasion, ni par l'argumentation. C'était le propre de la Grèce, tout était discuté à l'agora, on argumentait. Cela donnait du poids aux décisions qui étaient prises, mais c'est le résultat d'une argumentation. Dans l'autorité, il faut que cela vienne sans argumentation et sans passer par la force. C'est donc quelque chose qui est accepté.

Si l'on accepte, c'est que l'on pourrait refuser. Mais d'un autre côté, par rapport à la reconnaissance, on ne peut pas ne pas être reconnaissant. Cela a à voir avec la *malkhout*, la royauté.

Les Bnei Israël sont sortis d'Egypte, sont arrivés au pied du Mont Sinaï, et ont dit à Hashem : donne-nous des mitsvoth. Hashem a répondu : avant que Je vous donne des mitsvoth, acceptez-Moi d'abord comme Roi. L'acceptation d'Hashem comme Roi, c'est refaire le travail qu'Avraham Avinou a fait. C'est-à-dire accepter une royauté qui n'a rien à voir avec la tyrannie, qui ne s'impose pas par la contrainte.

Comment cela se traduit ? C'est la première des 'assereth *hadiberoth*, des Dix Paroles, dans laquelle il n'y a pas de mitsvah. « Je suis Hashem ton D. qui t'ai fait

sortir d’Egypte. » On ne dit pas : fais ceci ou cela. C’est présenté ainsi. Comme un appel à la reconnaissance : Je t’ai fait sortir d’Egypte, reconnais-Moi. Tu sais bien que tu étais esclave, que Je t’ai fait sortir d’Egypte. Je ne veux pas être un *moshel*, comme dit le verset : *moshel bagoyim*. Hashem veut être pour les Bnei Israël un Roi accepté.

La royauté dans le Klal Israël est une royauté acceptée. On voit ainsi qu’Avshalom s’est révolté contre son père et a été suivi par la majorité du peuple : David n’était alors plus Roi, le Roi c’était Avshalom ! David s’est conduit comme un simple sujet. Quand Avshalom est mort, David est redevenu Roi. C’est une acceptation, si le peuple n’accepte pas, il n’est plus Roi.

D’une certaine manière, c’est ainsi pour Hashem également. Hashem est bien sûr *moshel*, il est le Maître. Mais ce n’est pas si l’on peut dire ce qu’Il veut. Il veut être accepté comme Roi. Il veut être une autorité.

On traduit en général les mitsvoth comme des commandements. C’est difficile de dire autrement que tout le monde, mais il y a un Rashi sur la Guemara *Sanhedrin* qui dit clairement qu’il ne s’agit pas de commandements. Une mitsvah n’est pas un commandement, c’est un encouragement. Moins qu’un ordre, mais plus qu’un conseil. C’est entre les deux. Evidemment, tu vas accepter ce conseil, puisque Celui qui donne ce conseil, tu Le reconnais comme étant supérieur, comme comprenant mieux, comme sachant les choses de façon plus précise. Donc tu l’acceptes comme un conseil qui ne peut pas se refuser, mais ce n’est pas un ordre.

Hashem est *Melekh*, Il est accepté, et Ses décrets sont aussi des décrets qui doivent être acceptés. Ils restent pour autant des conseils appuyés, ce ne sont pas des ordres. Lorsque les Bnei Israël acceptent cette royauté, on voit qu’ils s’inscrivent dans un processus de reconnaissance depuis le début.

Dans le Klal Israël, la royauté appartient à Yehoudah. Son nom est reconnaissance, il exprime la *hodaah* de sa mère qui a reçu plus que ce qu’elle pouvait attendre (Ya’akov devait donner naissance à douze fils et avait quatre épouses, chacune espérait donc en avoir trois. Léa, lorsqu’elle met au monde son quatrième fils, va le nommer en rapport avec sa reconnaissance). Yehoudah a assumé son nom. Il y a en *lashôn hakodesh* comme en français un double sens : la reconnaissance comme remerciement, et la reconnaissance d’une dette. Lors du procès de Tamar, il a déclaré : *ממני צדקה*, « elle est plus juste que moi », c’est le deuxième sens qui apparaît.

Le nom de quelqu’un, c’est son essence. La royauté est reconnaissance, il s’agit d’une acceptation réelle. On n’est pas contraint d’obéir au Roi.

Cela continue lorsque les Bnei Israël disent le Shema’. Il y a *קבלת עול מלכות שמים*, il s’agit d’accepter le joug du Ciel. L’opération est renouvelée deux fois dans la journée, le matin et le soir. C’est un processus permanent : deux fois par jour !

Cette notion d’autorité est acceptée. Ce n’est pas quelque chose qui s’impose, où je n’ai qu’à obéir. Dans l’autorité, il y a un certain rapport qui m’oblige au sens de la reconnaissance. L’autorité n’a donc rien à voir avec le pouvoir.

L’autorité, c’est bien sûr l’autorité d’Hashem, qui est Celui qui peut vraiment multiplier. Toute notre prière, c’est toujours une prière où nous disons à Hashem ce que nous pensons qu’Il doit faire. On Lui donne quasiment des ordres, bien

qu'il n'y ait que Lui qui puisse faire ce que nous demandons. C'est un peu paradoxal. Voilà pourquoi dans la prière, on donne un ordre, mais sur un ton suppliant. L'impératif suppliant, c'est une invention des Juifs !

On peut se demander pourquoi dans le monde, il y a toujours cette confusion entre l'autorité et le pouvoir. En fait, le pouvoir, on le voit comme une domination. C'est-à-dire l'autorité comme un pouvoir, et le pouvoir comme une domination. Or justement, on peut parler de quelque chose qui échappe au rapport maîtrise / servitude. C'est quelque chose de différent. On voit le travail de la Torah dans ce rapport maîtrise / servitude qui est le rapport classique du pouvoir. La Torah a dévoyé la notion de servitude. L'homme est appelé '*eved Hashem* (עבד ה'), esclave d'Hashem. Un esclave auquel on demande de reconnaître le Maître. Hashem n'est pas le Maître tel qu'Il veut l'être s'Il n'est pas reconnu par l'esclave. On a pris cette notion de '*eved* (עבד), on a gardé la terminologie, y compris dans la notion d'esclavage à l'égard des hommes.

Qu'est-ce que cela veut dire être esclave d'Hashem ? Je vais seulement m'appuyer sur ce qu'on dit à Pourim. A la question de savoir pourquoi on ne chante pas le *hallel* à Pourim, la Guemara apporte plusieurs réponses. D'après la première, il est dit dans le *hallel* עבדי ה' הללו, « louez, serviteurs d'Hashem » or אכתי עבדי אחשורוש אנן, « nous sommes encore les sujets d'A'hashverosh ». On ne peut pas se dire esclave d'Hashem si l'on est assujéti à quelqu'un d'autre, il s'agit d'un rapport exclusif : Hashem est le Maître.

Il se veut une autorité au sens où cette autorité est acceptée, sans contrainte. C'est surtout ce point que je voulais dire ce soir : l'autorité, c'est celle de Celui qui peut donner la *brakhah*, qui peut augmenter, multiplier. Le Maître de l'amplification. Curieusement, cette autorité-là, le Maître l'a donnée à quelqu'un qui n'en a pas le pouvoir. Il lui a donné la gestion de cette autorité. Il est l'autorité, mais Il ne gère pas Lui-même.

Il a confié la gestion à Avraham Avinou, puis au Klal Israël. Et les membres du Klal Israël, deux fois par jour, énoncent l'acceptation de cette autorité. Non seulement ils énoncent, mais ils font un travail intérieur qui correspond à cette énonciation.

Le premier paragraphe du Shema' correspond à קבלת עול מלכות שמים, l'acceptation du joug du Ciel, puis vient l'acceptation des mitsvoth (קבלת עול מצות) dans le deuxième paragraphe. Les Bnei Israël acceptent que cette autorité leur a été donnée en gestion. En même temps qu'ils ont à gérer, ils ont à vivre en fonction de ce que cette autorité leur conseille. J'entends ici conseil appuyé, à savoir les mitsvoth. C'est-à-dire que l'autorité leur conseille la façon de se conduire pour être à même de gérer l'autorité qui leur est confiée : ce qu'il convient d'amplifier et ce qu'il convient de réduire.

Si l'on regarde, il y a une autorité dans le Klal Israël, celle de la Torah. Une autorité naturelle qui émane de la connaissance de la Torah, c'est l'autorité du Sage, du *talmid 'hakham*, qui ne peut s'imposer, mais qui est reconnue le cas échéant. Quand on reconnaît que l'autre est totalement supérieur, évidemment ses conseils ont plus de poids.

Il y avait une autorité au moment de Pourim. Quelle que soit la façon de regarder, comme je l'ai dit au début, on a l'impression qu'il y a une désobéissance par

rapport à l'autorité en question. On n'a pas suivi le conseil appuyé de Mordekhaï : n'allez pas à ce festin où A'hasverosh va proclamer que c'est désormais lui, le D. des Juifs ! Par conséquent, de manière tout à fait logique, on va manger dans la vaisselle du Beth Hamikdash, dans la vaisselle du D. des Juifs ! Ou alors, si l'on dit que Mordekhaï n'était pas le plus grand, c'est lui qui a désobéi, il a jugé que l'autorité se trompait. De nouveau, quand Haman obtient que l'on se prosterne devant lui, seul Mordekhaï refuse. Si Mordekhaï est l'autorité, comment se fait-il que les autres se soient prosternés ? Et si ce n'est pas lui, pourquoi n'a-t-il pas fait comme les autres ?

Il est l'autorité pour Esther, puis tout à coup c'est Esther qui devient l'autorité.

מי יודע אם לעת כזאת הגעת למלכות, « qui sait si ce n'est pas pour ce moment-là [où tu peux intervenir pour sauver le Klal Israël] que tu es parvenue à la royauté ? » dit Mordekhaï à Esther.

Depuis que tu as été enlevée et installée au harem d'A'hasverosh, nous nous demandons tous : pourquoi est-ce arrivé, pourquoi est-ce que cela t'est « tombé sur la tête » ? Personne ne sait. Mordekhaï, à ce moment-là, lui dit : qui sait... C'est très important, il ne lui dit pas : tu vois bien que c'est pour cela que tu es là. On ne peut pas le savoir avec certitude, on n'est plus à l'époque des Prophètes. Mais logiquement, en réfléchissant, c'est une hypothèse sérieuse. Mordekhaï lui dit : cela dépend de toi, c'est toi qui décides de fabriquer ce futur-là. Il est une autorité pour Esther, il a quelques longueurs d'avance dans la réflexion, mais il ne peut que suggérer : c'est Esther qui décide.

Au fond, c'est cela le travail de l'autorité, fabriquer du futur, ne pas simplement se référer au passé. Si tu décides, toi Esther, que tu es là pour cela, en donnant du sens au passé, en donnant du sens à ce qui t'est arrivé (pourquoi tu as été prise, installée au harem de Perse...), c'est la possibilité qui t'est donnée. Tu inventes ton propre futur, et cela donne du sens au passé.

Esther y va. Si c'est comme cela, j'ai l'autorité. Je suis Reine de Perse, donc je suis aussi la Reine des Juifs qui sont en Perse. Alors elle commence : vous allez jeûner, etc. Parce que c'est elle qui devient l'autorité à ce moment-là. Ce n'est pas une contrainte, simplement, faites-le.

La grandeur d'Esther est d'avoir su prendre des initiatives. Elle a ainsi joué A'hashverosh contre Haman, en les invitant tous les deux au festin. Le texte dit : ותלבש אסתר מלכות, « Esther s'est revêtu de ses habits royaux » pour se présenter devant A'hasverosh. Mais cela semble évident, elle intervient comme Reine, et ne va pas y aller en pyjama ! Les Maîtres expliquent : elle a eu l'inspiration. *Malkhout*, c'est l'inspiration. Qu'est-ce qu'elle sait, elle ? C'est une jeune femme juive, elle n'a aucune idée de la politique. Comment voulez-vous qu'elle sache ce qui se joue entre Haman et A'hashverosh, entre ces deux crapules ?

Elle va jouer l'un contre l'autre. A la première rencontre, elle ne sait pas, elle ne sent pas comment faire, et leur dit de revenir le lendemain. Entre temps, pendant la nuit, les choses changent. A'hashverosh souffre d'insomnie, on lui lit les chroniques, etc. Cela tourne dans le mauvais sens pour Haman.

Le deuxième jour, elle décide de parler.

מי הוא זה ואי זה הוא, « qui est l'affreux bonhomme qui veut te tuer, toi et ton peuple ? », lui demande A'hashverosh. *'Hazzal* disent qu'elle a pointé son doigt

vers A'hashverosh. Vraisemblablement, elle voulait jouer Haman en faisant un marché : je te fais Roi une fois que l'on aura tué A'hashverosh, en échange, épargne mon peuple. Mais l'ange Gabriel est venu, a fait tourner son doigt, et elle l'a pointé vers Haman.

Quand elle écrit la *Meguilah*, Esther ne dit pas qu'elle s'est trompée. Ce n'est pas qu'elle voulait le cacher. Elle veut inventer la *shirah*, l'expression orale de la reconnaissance qu'Hashem nous a sortis d'une situation de laquelle nous ne pouvions pas sortir seuls. Cette expression existe sous la forme du *hallel* quand cela se passe en Erets Israël (comme à 'Hanoukah) ou sous la forme de *shirat hayam* après la traversée de la Mer Rouge. Quand on est en *galouth*, dans le *hester panim*, il n'existe pas encore d'expression adéquate de la *shirah*. C'est ce qu'elle est en train d'inventer, c'est pour cela qu'elle ne peut pas dire certaines choses.

Quand vous lisez la *meguilah*, cela ressemble à un texte athée. Ce qui est écrit, c'est l'histoire d'un complot entre deux groupes à la cour d'A'hasverosh. Personne dans sa tête ne le comprend ainsi. Vous lisez les mots, mais dans votre tête vous mettez Hashem. Vous vous dites autre chose que ce que vous lisez. C'est ce que voulait Esther. ■



© Association ADE,  
Etudes Enseignement Recherche  
10 avenue Claude Vellefaux  
75010 Paris  
<http://www.beer-moshe.net>

01 42 39 34 21

Directeur de publication  
Rav Yehoshoua Gronstein

Textes établis par Emmanuel Vaniche

